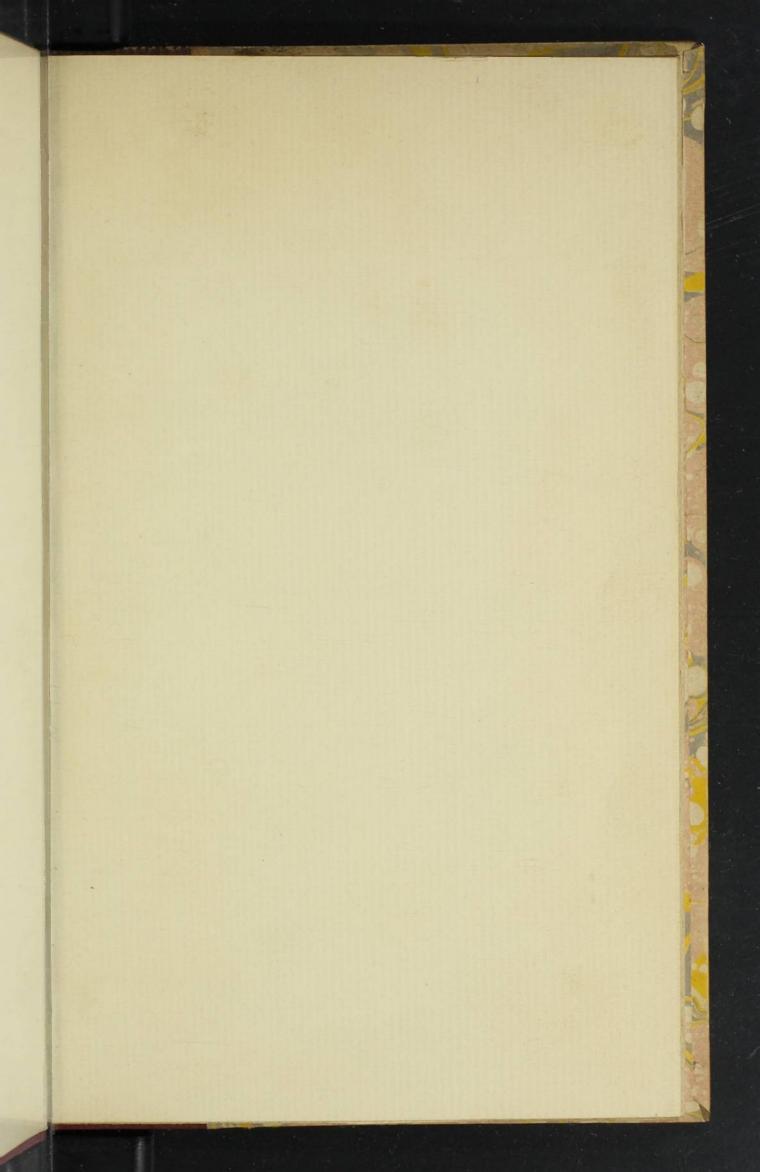
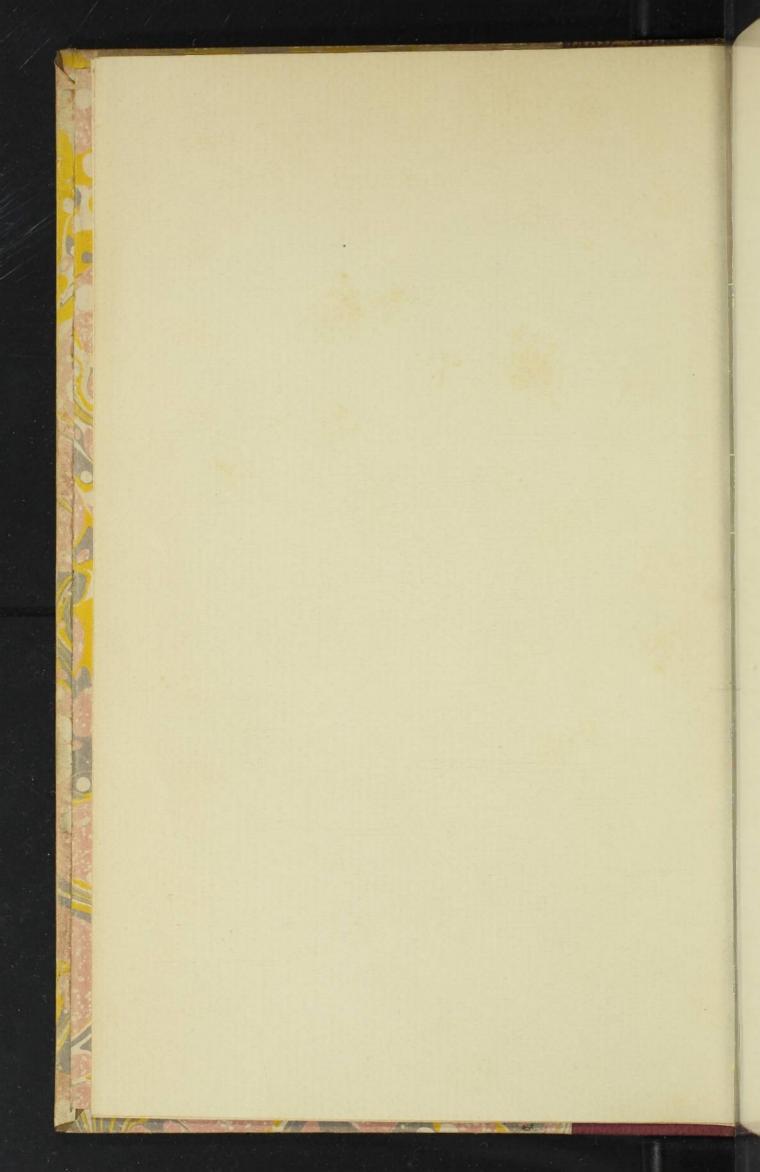
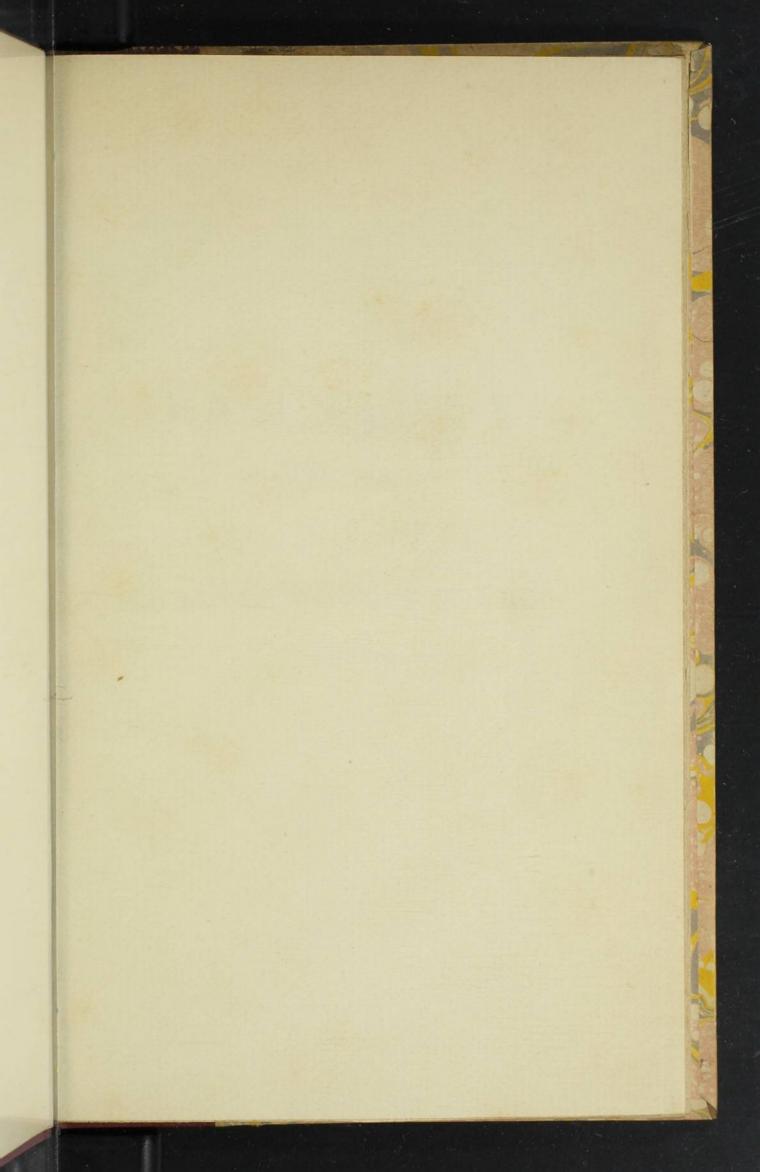
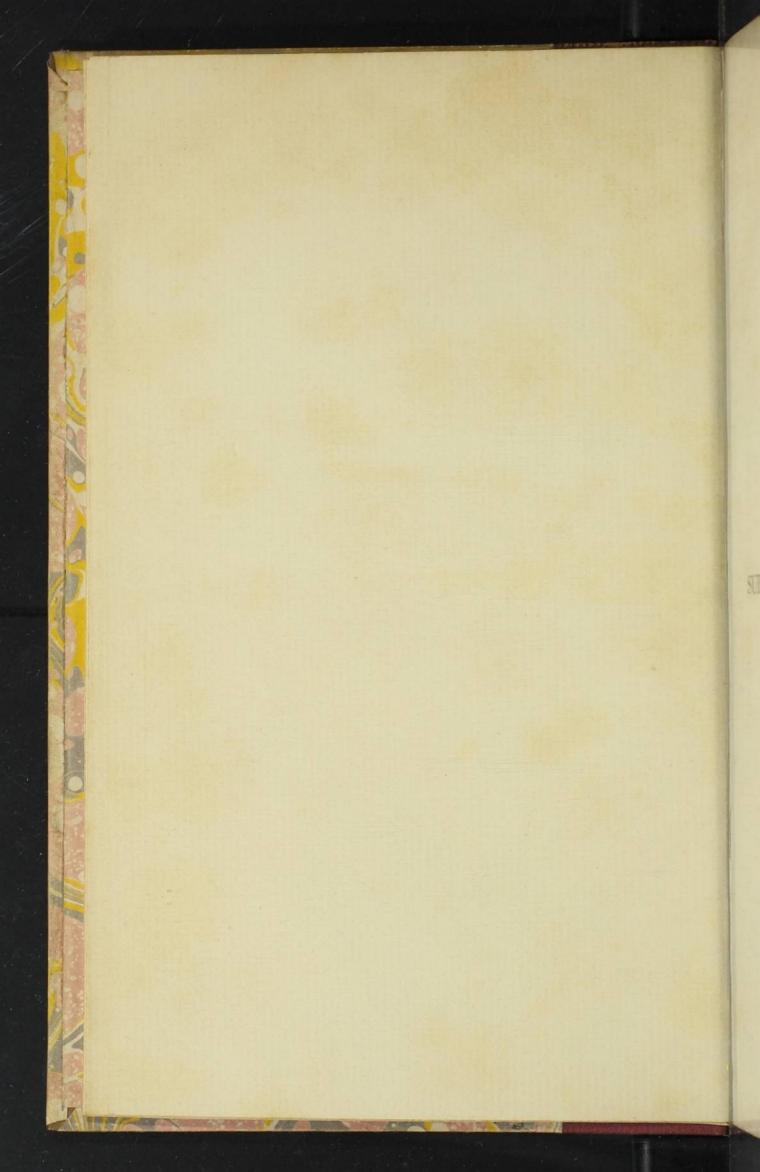


G. GAUCHE REL









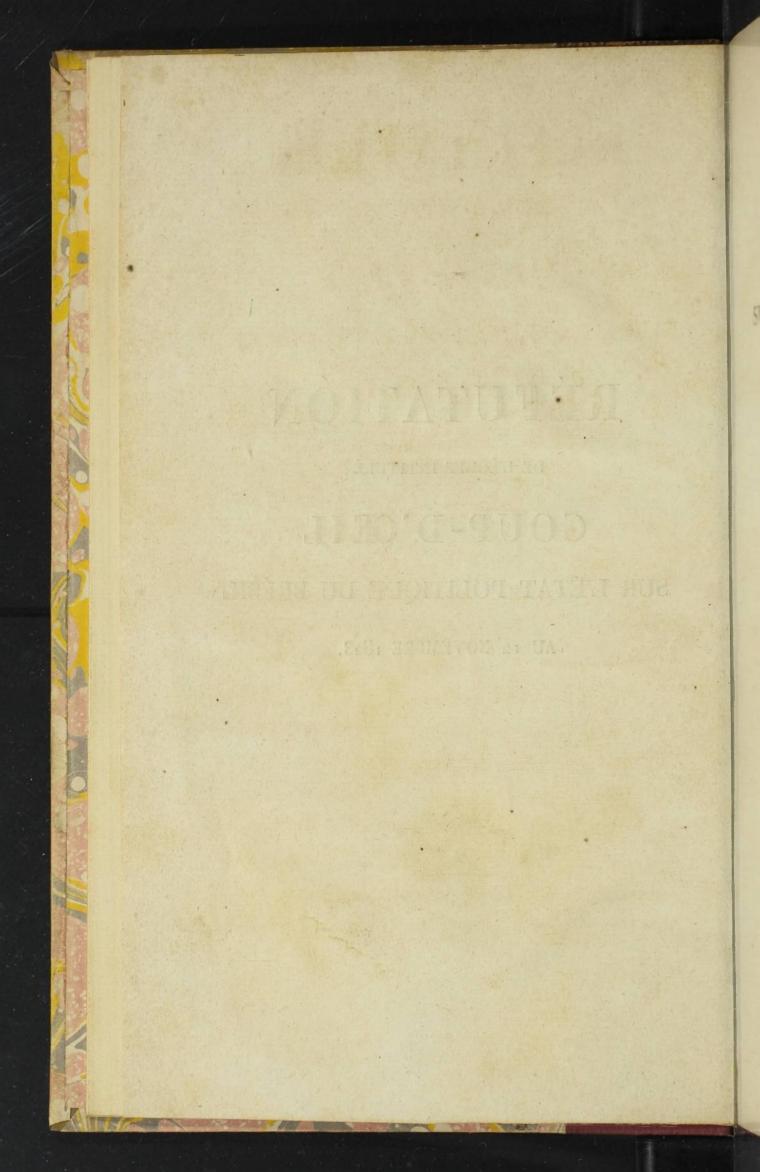
### RÉFUTATION

DE L'ÉCRIT INTITULÉ:

COUP-D'OEIL

SUR L'ÉTAT POLITIQUE DU BRÉSIL

AU 12 NOVEMBRE 1823.



# RÉFUTATION

DE L'ÉCRIT INTITULÉ:

#### COUP-D'OEIL

#### SUR L'ÉTAT POLITIQUE DU BRÉSIL

AU 12 NOVEMBRE 1823,

CONSIDÉRÉ DANS SES DIVERS RAPPORTS AVEC LE PORTUGAL;

PUBLIÉ A LONDRES EN MARS 1824.

PAR ALPHONSE DE BEAUCHAMP,

HISTORIEN DU BRÉSIL,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR

# A PARIS,

CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

IMPRIMERIE ANTHO. BOUCHER, RUE DES BONS-ENFANS, Nº. 34.

Juin 1824.

The Contraction of State of State of the Contract of the Contr 

### RÉFUTATION

DE L'ÉCRIT INTITULÉ:

#### COUP-D'OEIL

SUR L'ÉTAT POLITIQUE DU BRÉSIL

AU 12 NOVEMBRE 1823.

Une brochure sur l'état politique du Brésil considéré dans ses divers rapports avec le Portugal, vient de paraître à Londres: nous l'avons sous les yeux. Quoiqu'elle soit écrite en français, et publiée sous le masque de l'éditeur d'un journal portugais rédigé à Londres, nous sommes fondés à croire qu'elle sort du cabinet d'une légation étrangère, à qui les affaires du Brésil donnent, à tort sans doute, trop d'irritation et d'inquiétude. Toutefois soyons loyaux et francs, même à l'égard d'un adversaire que nous nous proposons de réfuter et de combattre. Convenons que si ses raisonne-

mens sont faibles; que s'il est aisé de renverser sa logique, de battre ses argumens en ruine; que si enfin tout ce qui découle de sa plume est écrit dans les vues étroites d'une diplomatie intéressée, d'un autre côté le ton, le style qu'il emploie conservent presque toujours ce vernis d'urbanité et de décence, apanage des hommes bien nés et des auteurs qui se respectent.

Tout en apportant peut-être plus de force et de vérité que notre adversaire dans notre argumentation, nous aurons soin de ne pas nous écarter de l'observation des formes polies que nous venons de reconnaître dans l'écrivain contre lequel nous entrons en lice. Si, comme lui, nous ne sommes pas soutenus et fortifiés par toutes les armes de la diplomatie, nous le serons au moins par notre bonne foi, par l'indépendance de nos idées et de notre caractère, par le désintéressement d'une âme pure, qui forme des vœux sincères pour le bonheur et la prospérité de l'empire du Brésil.

Pourquoi faut-il que, d'accord avec l'auteur, quand il s'élève, dans son introduction, contre les tentatives des démagogues et des révolutionnaires du Brésil, et quand il fait ressortir la con-

duite prudente et serme de l'empereur don Pedro, nous soyons amené à le trouver partial et même insidèle quand il vient à parler de la conduite des Brésiliens en général contre les Portugais qu'il préconise? A l'entendre, le Brésil est devenu pour les Portugais une nouvelle Tauride où les Brésiliens poursuivent avec un acharnement qui tient de la rage, une nation dont ils veulent la destruction et la ruine. Voilà de ces hyperboles qui, dans un écrivain sensé, à tant d'égards, décèlent le vrai motif d'irritation qui le porte à envenimer le ressentiment et à exagérer la plainte. On voit aisément que son but principal est de combattre avec toutes sortes d'armes le système établi de la séparation et de l'indépendance du Brésil; que c'est là ce qui lui a mis la plume à la main, et que c'est cette indépendance contre laquelle il accumule les argumens captieux, n'osant la poursuivre ni la combattre en face; qu'il présère les attaques détournées, les exagérations de commande, et tous ces moyens de déception qui tendent à dénaturer les faits, et à défigurer la vérité par des réticences ou des allégations hasardées.

L'auteur veut bien convenir, car il fait aussi des

concessions, que les rapports primitifs du Brésil avec son ancienne métropole sont maintenant rompus, et que le Brésil ne doit ni ne peut se replacer sous son ancienne dépendance. Mais cette nouvelle question, il ne l'aborde pas franchement; il veut que le Brésil tienne encore au Portugal; qu'il ne se place pas, à l'égard du Portugal, sur le pied de nation à nation, et qu'il ne prétende pas faire reconnaître son indépendance absolue; il se flatte ensin que le Brésil ne pourra se sussire ni supporter long-temps son isolement.

Mais alors expliquez-vous, et discutez cette question dans toute sa clarté; ne vous embarras-sez pas dans des raisonnemens ambigus et diplomatiques; dites en quoi doit consister cette nouvelle dépendance.

Vous posez des questions, et au lieu de les résoudre vous faites de grandes et belles phrases, des périodes arrondies, et vous n'éclaircissez ni ne décidez rien.

Selon vous, une séparation entière serait une calamité gratuite pour l'une et pour l'autre nation, et le Brésil ne peut se séparer de la politique européenne. Et pourtant rien n'empêche, dites-

vous, que les deux nations ne soient respectivement libres, quoique réunies sous une égide commune. Qu'entendez-vous par ces paroles? Voyez comme vous êtes incohérent, faute de franchise. Ce sont des solutions qu'il nous faut, et vous nous donnez des énigmes.

Nous sommes d'accord avec vous qu'une constitution monarchique est la seule forme de gouvernement qui puisse préserver le Brésil des plus imminentes calamités. Eh bien, le Brésil ne l'a-t-il pas cette forme de gouvernement, grâce à don Pedro? N'est-ce pas l'auguste maison de Bragance, n'est-ce pas la même famille qui réside et règne au Brésil? Vous n'y voyez que des révolutionnaires, et vous vous gardez bien d'avouer qu'il y a des royalistes; qu'ils y sont en majorité, et que ce sont les royalistes qui, après avoir aidé l'Empereur à comprimer les révolutionnaires, le maintiennent et l'affermissent sur le trône du Brésil.

Pourquoi, tout en paraissant argumenter pour la réconciliation du Portugal et du Brésil, menacez-vous les Brésiliens d'être ramenés, par un essai de courte durée, dites-vous, mais très sanglant, au point d'où ils sont partis, s'ils persistent

dans ce que vous qualifiez des prétentions outrées? Voilà de ces phrases qui gâtent tous les raisonnemens de votre diplomatie opusculaire.

J'avais cru un moment que je trouverais plus de vérité et de franchise dans votre examen des causes qui ont amené et déterminé la rupture entre le Brésil et le Portugal, dans l'exposé des griefs articulés par les Portugais, et dans ce que vous appelez la justice de leurs plaintes. Mais cette partie, qui est du ressort de l'histoire, ou du moins qui aurait dû l'être, est toute aussi faible et aussi peu concluante que l'argumentation qui la précède.

Nous vous renvoyons, pour tout ce qui est historique, à notre écrit récent intitulé: L'indépendance de l'empire du Brésil, présentée aux monarques européens. C'est-là, nous osons le dire, où tous les faits sont dans leur véritable jour, où toutes les questions sont franchement débattues, où tout est éclairci, où tout est décidé par des solutions tirées de l'ordre des faits, de la morale et de la politique. Nous ne devons pas ici nous répéter; aussi nous bornerons-nous seulement à une réfutation spéciale de l'écrit adverse que nous examinons avec l'attention la plus scrupuleuse.

Par une singulière contradiction, vous avouez que le Brésil n'est pas destiné, et nous aimons à le croire, à parcourir toutes les sphères d'une révolution sanglante, et qu'il n'a qu'à vouloir pour édisier son indépendance nationale sur les bases d'une sage liberté. Pourquoi se fait-il qu'après un semblable aveu nous ne soyons pas d'accord? C'est que vous ne voulez pas convenir que tel est l'état actuel du Brésil. Pourquoi passez-vous d'une assertion si palpable à vos éternelles récriminations sur l'acharnement du Brésil contre le Portugal? Pourquoi ce grand étalage de tout ce que les Portugais ont fait à l'avantage du Brésil? Le Brésil, ditesvous, doit tout, absolument tout au Portugal, qui prenant le Brésil dans ses mains comme une matière brute, en a fait sortir des générations nombreuses et florissantes. Mais les Brésiliens ont cela de commun avec les autres peuples; c'est toujours le plus ancien qui a poli le plus moderne. L'Égypte a colonisé et poli la Grèce; Tyr a colonisé et poli Carthage. Quel peuple Rome n'a-t-elle pas façonné et civilisé en quelque sorte? Est-ce une raison pour s'opposer à ce que les siècles s'accomplissent. Si l'Europe sinit et que l'Amérique commence, est-ce la faute de l'Amérique? L'ordre des destins veut que celui qui était autrefois le plus fort, ne puisse plus, dans sa décadence, assujettir celui qui, étant d'abord le plus faible, le surpasse en puissance et en énergie.

Quand Alphonse Henriquez conquit le Portugal, ce fut sur les Maures; d'après vos raisonnemens, le Portugal devrait donc, par reconnaissance, se soumettre aux Maures, qui se vantaient alors de l'avoir poli et civilisé.

Vous parlez des bienfaits sans nombre dont la généreuse métropole a comblé le Brésil; mais précisez ces faveurs, citez les faits, et nous en présenterons dans un sens contraire. Point d'obscurité surtout; expliquez-vous quand vous vantez les prétendus bienfaits répandus sur les Brésiliens. Est-ce des indigènes que vous parlez? Nous vous dirons que l'esclavage de ces malheureuses peuplades n'a eu un terme que sous le ministère de Pombal, et encore y a-t-il de révoltantes exceptions. Vous parlerai-je de ce capitaine-major de Porto-Seguro, qui, de nos jours, infectait du virus de la petite vérole les bonnets et les couteaux destinés aux Boticoudos, et les leur distribuait en-

suite, pour que l'infection se propageant parmi eux, la race s'en éteignît; et il appelait cette atrocité sa récolte, moyen sommaire de se débarrasser des indigènes.

Est-ce avec de pareils moyens que vous prétendez faire valoir au Brésil ce que vous appelez vos droits imprescriptibles?

Du reste, rassurez-vous; les Brésiliens d'origine portugaise, savent que tous les Portugais ne ressemblent pas au capitaine-major de Porto-Seguro.

C'est à Jean III et à la régence de Catherine, dites-vous, que les Brésiliens sont redevables de leur existence sociale. Mais permettez-moi une question. Tout ce que Jean III et la régence de Catherine ont fait, est-ce en faveur des indigènes? Non: c'était en faveur des Portugais du Brésil, c'est-à-dire qu'ils ont fait ce qui était dans l'intérêt des gouvernans et des gouvernés.

Vous craignez que les Brésiliens d'origine portugaise n'oublient que le sang qui coule dans leurs veines est du sang portugais. Mais n'est-il pas un grand nombre de Portugais au Brésil qui y vivent tranquilles, occupant des places lucratives et honorables? Les Brésiliens oublieront encore moins tout ce qu'a fait pour eux la maison de Bragance, et que vous rappelez complaisamment et avec raison. L'accueil qu'ils ont fait au Roi et à tous ceux qui l'accompagnaient au Brésil, en est la preuve la moins équivoque.

Le Roi, dites-vous, amena avec lui l'industrie et les capitaux qui alimentaient la prospérité du Portugal. Mais oubliez-vous que les soldats de Napoléon tirèrent sur les derniers bâtimens du convoi qui amenaient le Roi au Brésil, et que la précipitation avec laquelle la cour mit à la voile lui laissa trop peu de temps pour emporter des richesses? Le retour en Europe n'a pas été aussi précipité. Nous nous abstiendrons de retracer ici le caractère de ceux qui accompagnaient et entouraient le Roi; nous dirons seulement que 14 millions de creusades ont manqué à la circulation le jour qui a suivi le départ de la cour et de sa suite du Brésil pour Lisbonne.

Quant à la prédilection du Roi pour cette partie de ses états, convenez que les Brésiliens n'en ont été redevables qu'à la position de leur pays, qui mettait la couronne à l'abri de l'invasion française. Quoi! le Roi serait parti pour le Brésil parce qu'il préférait les Brésiliens aux Portugais! Tous ceux qui ont émigré du Portugal après l'émigration du Roi, ont-ils donc émigré par amour pour le Brésil? Il fut bientôt élevé, dites-vous, à la dignité de royaume; mais c'était une nécessité; il fallut bien donner aux choses leur véritable nom. Le Roi s'y trouvait; la cour y était au sein de la population du Brésil, déjà plus nombreuse que celle de l'autre partie de la monarchie. Le Brésil d'ailleurs avait déjà le nom de Royaume. Quant à son étendue et à ses richesses, le Portugal ne lui était pas comparable. D'ailleurs comment le Roi auraitil pu ne pas aimer son peuple trans-atlantique? ce peuple l'accueillait avec transport, quand les Portugais abandonnaient sa personne à l'Océan et son royaume aux Français.

Les Brésiliens, vous écriez-vous, veulent se venger. A coup sûr ce n'est pas du Roi; c'est...... Ici opposons réticence à réticence.

Et pourquoi les Portugais auraient-ils à se plaindre des Brésiliens? S'ils ont souffert de l'absence du Roi, sont-ce les Brésiliens qui l'ont arraché de Lisbonne? Toutes plaintes seraient injustes à leur égard. On ne saurait inculper que le ministère où n'est jamais entré un Brésilien, pendant les treize années de la résidence de la cour à Rio-Janeiro.

Venons à votre Section II, où après avoir discuté à votre manière les motifs qui ont dirigé la conduite des Brésiliens, vous parlez des piéges tendus à la bonne foi de l'Empereur, et de la crédulité des Brésiliens trompée.

Nous chercherons d'abord à nous faire comprendre, soin que vous ne prenez pas toujours vous-même. La séparation du Brésil est une conséquence de son état de virilité, de la masse des lumières répandues dans le pays, des injustices des cortès de Lisbonne, et de l'abandon du Roi. La haine contre les Portugais a été allumée par les discours insolens et incendiaires de Giraô, des Borges - Carneiros, des Pessanhas, des Mirandas, etc....., par les écrits des Rocha-Loureiro, du Campiaô-Lisbonèses, par les ravages des troupes de Madeira, par les insultes du général Avilez, qui, forçant l'Impératrice à s'évader précipitamment de Rio-Janeiro, a causé la mort de l'héritier du trône brésilien : ce rejeton malade succomba aux satigues d'une translation brusque et d'un voyage forcé.

Cette haine prit de nouvelles forces par le spectacle de Bahia dépeuplé, de ses campagnes dévastées, de ses maisons démolies, de ses vases sacrés enlevés et pillés. C'est alors qu'il a été facile aux démagogues et aux jacobins de porter la population à commettre quelques excès, qui pourtant ne peuvent être comparés aux excès commis par les troupes portugaises.

Vous dites que depuis les tentatives de 1817, à Pernambuco, les idées républicaines se perpétuèrent au Brésil; cela peut être vrai. Mais n'eston pas redevable du mouvement démocratique de Pernambuco, à un club de Portugais établi à Londres? Si ces pernicieuses théories ont pu germer un instant dans un coin du Brésil, c'est que la cour siégeant au Brésil, on a cru que leur application immédiate serait un moyen d'arriver à modisier ou à changer le gouvernement. Et pourquoi voulait-on changer le gouvernement? Parce que les descendans des Vieira, des Buénos, des Caramourou, bêchaient la terre, tandis que des Portugais obscurs se faisaient nommer barons, vicomtes, et ensin seigneurs de ces mêmes lieux habités par les descendans délaissés de ces héros du Brésil, qui l'avaient conservé à la maison de Bragance. Ces courtisans, ces envahisseurs du pouvoir ont-ils jamais reconnu assez de mérite dans un Brésilien même, pour n'être que chargé d'affaires chez une puissance du troisième ordre?

Du reste, ce républicanisme dont Pernambuco parut entiché en 1817, jeta si peu de racines dans le cœur des Brésiliens, qu'il suffit de l'arrivée de deux cents soldats venus de Bahia pour en faire disparaître le foyer. Et qui en recueillit les fruits au milieu des décombres d'une si prompte démolition? un certain desembargadores, avec toute la tranquillité d'un spoliateur sur un champ de bataille (1).

<sup>(1)</sup> A peine le mouvement révolutionnaire de Pernambuco fut connu à Bahia, que le comte dos Arcos, alors gouverneur de cette ville, sit partir 200 soldats commandés par Mello. Se dirigeant par terre vers Pernambuco, ils y arrivent sans combats, vont droit au Récif, et y renversent ce nid de républicains qui n'avait ni appui ni consistance. Arrive le juge, ou desambargadores, chargé de procéder à une enquête; il s'y prend aussitôt d'une manière très connue des hordes du Caucase. « Vous êtes im-

Mais laissons là toute espèce de ressentiment et de récrimination, et tâchons de vous suivre dans vos rapprochemens comme nous vous avons suivi jusqu'ici dans vos divagations et dans vos plaintes. Mettant les révolutions de l'Amérique espagnole du Sud en parallèle avec le mouvement salutaire de l'indépendance brésilienne, vous énumérez les motifs qui, jusqu'à un certain point, permettent, dites-vous, aux Espagnols d'Amérique de se séparer de leur métropole. L'un de ces motifs est, selon vous, qu'ils y sont en plus grand nombre qu'en Espagne, ce qui devait les porter à secouer le joug de la métropole. A l'égard du Brésil, ce motif serait nul à vos yeux; car vous ne faites pas même

pliqués, dit-il, indistinctement aux uns et aux autres; vous me donnerez tant, » prélevant ainsi la rançon de la félonie révolutionnaire selon le caprice de sa volonté, ou plutôt selon le calcul de sa cupide convoitise. Ceux qui, indignés d'une telle exaction, eurent assez de courage pour ne pas s'y prêter, ou qui ne satisfirent qu'en partie la cupidité du juge prévaricateur, furent confondus avec les vrais coupables, et les cachots de Bahia recélèrent pêle-mêle l'honnête homme et le criminel.

attention qu'il n'y a, comparativement à la population, ni plus ni moins de différence entre les deux pays, à l'égard de leurs anciennes métropoles.

Les grandes disparités, les populations éparses, et ce que vous appelez l'homogénéité, servent aussi de texte à vos raisonnemens. Selon vous, l'homogénéité consiste, en politique, à se tenir unis et à se suivre l'un et l'autre par une population et des mouvemens parallèles. Si cette homogénéité n'existe pas en Amérique, entre divers pays qui pourtant se communiquent et se lient entre eux, puisqu'ils appartiennent au même continent, comment voulez-vous qu'elle existe entre le Portugal et le Brésil, que l'intérêt politique éloigne et que les mers séparent?

Vous n'êtes pas plus exact ni plus heureux quand vous supposez aux anarchistes brésiliens une grande influence sur les honnêtes gens du Brésil et sur le chef de l'État lui-même. Pourquoi leur donnez-vous tant de moyens et tant d'esprit, et si peu aux hommes probes et au jeune souverain qui a tant montré de sagacité et d'énergie? Est-ce pour ne pas admettre la volonté générale des Brésiliens que

vous les représentez comme menés et conduits, sans même s'en douter, par une poignée d'intrigans astucieux? Je me serais attendu à plus de bonne foi de la part d'un auteur dont la plume paraît exercée.

Êtes-vous fondé à représenter Para et Maranham comme deux foyers des moteurs secrets du républicanisme? Tout ce que je puis vous dire, c'est que les députés de Maranham et de Para n'ont point comparu à l'assemblée brésilienne que vous signalez avec raison comme ayant été l'espoir des révolutionnaires.

Après avoir donné aux factieux plus d'importance qu'ils n'en ont eu réellement, et plus d'influence qu'ils n'en ont exercé sur la généralité des habitans du Brésil, vous parlez des menécs à l'aide desquelles les agitateurs étaient parvenus à susciter des haines contre les Portugais, avant même que la révolution d'Oporto n'éclatât. Vous représentez cette révolution comme ayant donné le signal aux révolutionnaires d'outre-mer, et comme très favorable aux projets des mécontens du Brésil; mais ignorez-vous que la révolution du Brésil est un cadeau du Portugal; que ce sont les Portugais qui en

ont répandu les idées d'Oporto au Brésil; que ce sont les Portugais qui ont fait partie des premières juntes des provinces brésiliennes?

Puisque la présence du Roi en imposait encore aux factieux, pourquoi ses ministres ne lui ont-ils pas représenté qu'abandonner le Brésil c'était le remettre dans les mains des factieux? On ne saurait imputer au Roi la révolution du Brésil plus clairement que vous ne le faites. Voilà donc les cortès qui triomphent.

Mais ici nous allons nous trouver d'accord : « Il » ne restait plus, dites-vous, au Brésil, qu'à opter » entre la mesure de l'indépendance et une sou-» mission abjecte à une autorité usurpée et dégra-» dante. L'alternative ne pouvait être douteuse; le » Brésil se sépara, et il cut raison. » Or, la séparation du Brésil était nécessaire : est-on blâmable quand on fait ce que l'on doit?

Vous avouez que la séparation était juste et ses motifs légitimes; et puis vous reprochez aux Brésiliens de n'avoir pas su adapter à leur situation les circonstances nouvelles que le Portugal faisait naître pour leur pays, c'est-à-dire, que vous leur reprochez de n'avoir pas deviné, en 1822, la contre-

révolution qui s'est opérée en Portugal en 1823! Selon vous, les Brésiliens auraient dû abandonner leurs intérêts et attendre tout de l'avenir, précisément parce que les cortès saisaient saire chaque jour de nouveaux progrès à leur régime tyrannique, et que le Roi semblait y donner les mains par une condescendance encore plus forcée qu'inexplicable. Dans ce système de quiétude que vous indiquez, le Brésil aurait dû souffrir tranquillement la dévastation de Bahia, la séparation de Para et de Maranham, l'occupation de Montevideo et les intrigues des émissaires des cortès; et cela, pour attendre une contre-révolution que personne n'entrevoyait. Comment concilier votre système avec ce que vous dites : qu'il fallait secouer le joug des cortès. Dans ce cas-là même, ne fallait-il pas employer des moyens efficaces; ne fallait-il pas courir aux armes, ce que vous taxez d'exagération par des motifs que je ne comprends pas; car si nous avons égard à la proportion de la population, quatre millions de personnes doivent l'emporter sur trois millions?

Après cela, vous vous récriez de ce que des hostilités, sans motif, ont rompu soudainement la

chaîne des anciens rapports qui liaient les deux pays; mais il n'y a pas eu d'hostilité de la part des Brésiliens, seulement une défense du Brésil contre les attaques du Portugal. Ainsi l'épithète de tentative extravagante que vous employez, conviendrait bien mieux à la guerre faite à un pays séparé par deux mille lieucs; elle ne peut être applicable aux efforts des Brésiliens dans leur légitime défense. Si, au lieu de parler de l'attitude offensive du Brésil, vous aviez fait ressortir son attitude défensive, yous seriez resté dans le vrai.

Vous y êtes, quand vous convenez que l'établissement de l'empire a consommé la séparation du Brésil; que les effets du gouvernement impérial ont été étonnans; que les factieux ont été réduits au silence; que les ressorts de l'administration intérieure ont été rajeunis et régularisés; qu'une armée et une marine ont été créées comme par enchantement, et que ces grands résultats attestent l'enthousiasme, la confiance et l'amour des Brésiliens pour leur Prince; l'unanimité et la concorde qui lient leur destinée réciproque.

Mais pourquoi toujours exagérer l'ascendant des révolutionnaires sur le Brésil, et représenter le gouvernement impérial comme livré, en quelque sorte, à l'astuce et à la finesse des agitateurs? Vous tombez encore ici en contradiction avec vousmême. Il est possible qu'ils aient eu recours à la formation de l'assemblée pour dominer, comme faction, et s'emparer de la direction du pouvoir. Mais n'ont-ils pas été déconcertés par le concert de la nation avec le Prince? Convenez que les agitateurs seront mal dans leurs affaires, tant que le Prince sera bien avec la nation.

Vous blâmez les ministres de l'empereur de ne lui avoir pas conseillé de prendre sur l'assemblée l'initiative, pour donner lui-même, de prime à bord, une charte au Brésil, qui n'en avait jamais eu. Et cependant vous convenez que les esprits étaient trop exaltés alors; que les Brésiliens n'étaient pas encore assez unanimes dans leurs vœux et dans leurs sentimens: or, le Prince n'aurait pu dans cette situation imposer une charte, sans courir le risque de faire crouler tout l'édifice, sans donner aux démagogues des sujets de plainte qui eussent pu faire impression sur l'universalité des Brésiliens. Les démagogues auraient dépopularisé l'empereur, en le signalant comme un Prince que ses penchans

portaient au despotisme. N'était-il pas plus sage, plus politique, de laisser agir l'assemblée, de la laisser tomber d'elle - même par l'effet de ses mauvais principes? L'empereur ne pouvait manquer d'y gagner du crédit et l'empire de la force. Voilà ce qui est arrivé: or, l'empereur, et même ses conseillers, que vous représentez comme des hommes faibles d'esprit, ont eu plus de tact et d'esprit que les démagogues.

L'empereur et ses conseillers ont en leur faveur la raison et l'expérience des faits; aussi votre parallèle entre la France de 1789 et le Brésil de 1821, croule étant sans aucun fondement réel. Tout ce que vous dites sur le besoin d'une organisation sociale et monarchique, et sur la nécessité de conjurer l'anarchie au Brésil, nous paraît fort bien pensé et fort bien écrit. Mais cela s'applique précisément au parti qu'a pris l'empereur, qui a su tout d'abord signaler à l'assemblée les écueils où elle a fait naufrage.

Que les vociférations de quelques brouillons ne vous fassent pas exagérer sans cesse l'influence et l'ascendant des démagogues. S'il y a un parti révolutionnaire, il n'est pas étonnant qu'il y ait des déclamations contre la mesure de la dissolution de l'assemblée. Heureusement les faits ont démontré qu'il n'y avait aucun parallèle à établir entre ce qui s'est passé à Paris, de 1789 à 1792, où la royauté a été insultée et s'est laissé insulter, et ce qui vient d'arriver à Rio-Janeiro, où l'empereur ayant triomphé des factieux a été béni par tout le peuple. Si l'empereur mérite, à cette occasion, de grands éloges, le peuple du Brésil n'en mérite pas moins pour sa fidélité et son sens exquis.

Vous recherchez péniblement comment quelques factieux Brésiliens ont pu tromper un instant la nation sur ses véritables intérêts; mais toutes vos questions, à cet égard, sont vraiment oiseuses. Puisque vous parlez si souvent de la France, je vous répondrai que c'est par la même raison qu'un Marat a pu dominer Paris, et qu'un Sepulveda a pu récemment dominer Lisbonne. Il ne faut pas de si grands talens pour l'emporter dans une révolution; il suffit de crier et de promettre.

En vérité, vous faites trop d'honneur aux révolutionnaires du Brésil, quand vous les représentez comme ayant été les arbitres de l'opinion publique par l'abus de la presse. Mais les journaux du Brésil se combattaient et se contrariaient les uns les autres. Bahia écrivait dans un sens contraire à l'opinion de Rio-Janeiro. Cette dyssenterie de papiers qui a souillé le Brésil, doit guérir les Brésiliens de la licence des feuilles périodiques. On a dit, avec raison, qu'il en était des blessures de la presse comme de celles que faisait la lance d'Achille, qui portait avec elle sa guérison.

Il y aurait peu d'objections à faire aux raisonnemens que contiennent les dernières pages de la seconde Section de votre Opuscule, si l'on n'y trouvait une longue note au sujet du Courrier Brésilien. Pourquoi ne pas avoir laissé en paix ce pauvre Courrier? Il n'est pas généreux de troubler la cendre des morts.

Nous voici arrivé à votre Section trois, où je trouve l'examen de la position relative du Portugal et du Brésil à l'égard l'un de l'autre. Nous allons vous suivre pour vous réfuter encore.

Vous voulez d'abord que le Brésil fixe l'incertitude de sa position actuelle; car, dites-vous, les peuples ne se nourrissent pas toujours d'illusions. Mais jamais position ne fut plus irrévocablement fixée, ni dégagée de toute illusion et de toute amorce fallacieuses. Et pourtant vous voulez partir d'une base aussi fausse pour en tirer la conséquence que l'indépendance du Brésil doit être relative et pas absolue. Nous voyons maintenant très clairement le but où vous tendez. Mais sur cette questionmère, que d'autres s'expliquent plus catégoriquement; on leur répondra.

Quoi! vous prétendez que le Brésil veut transformer brusquement son état d'infériorité en celui de puissance dominante? Le Brésil n'est inférieur ni au Portugal, ni à aucune puissance de l'Amérique, et il est loin pourtant de vouloir s'ériger en puissance dominante. Il n'est essentiellement occupé qu'à fonder ses libertés et son indépendance.

Vous persistez à demander comment le Brésil pourrait être indépendant du Portugal. C'est comme si vous disiez (et nous aimons à nous complaire dans cette comparaison): comment un jeune homme sain et vigoureux peut-il se passer des services d'un vieillard infirme?

A vous en croire, le Brésil n'a ni institutions, ni alliés, ni amis, ni droit public; et par sa division géographique il se trouve exposé à une grande variété de dépendances. Cette dernière partie de votre

observation est la seule qui ait une apparence de réalité. Eh! bien, dans ce qui vous paraît une cause de faiblesse pour le Brésil, nous y voyons, nous, des mobiles de forces. C'est, en effet, dans cette grande démarcation de ses provinces que le Brésil, avant d'être arrivé à son accroissement de population convenable, puise ses plus grands moyens de défense; c'est un obstacle à toute invasion étrangère. Une province du Brésil attaquée, par cela même qu'elle ne tient pas aux autres, n'entraîne pas la souffrance générale. En voici un exemple: Quoique maître de Bahia, le général Madeira n'a fait aucune impression sur Para ni sur Rio-Grande du Sud.

Vous opposez le Brésil au Portugal, et toujours à son désavantage, en représentant le Brésil divisé par des factions, et le Portugal unanime dans son esprit public. La charte octroyée par don Pedro, adoptée dans tout le Brésil, et les événemens du 30 avril dernier, voilà qui nous sert de réfutation suffisante.

Vous demandez ensuite quel nombre de soldats pourraient fournir les quatre millions d'habitans du Brésil? La réponse est toute aussi facile. Bahia, occupé par les troupes portugaises, a été cerné par vingt mille hommes de troupes brésiliennes.

De-là vous inférez que ces troupes sont en partie composées d'esclaves. Il n'en est pas entré un seul. On a vu, il est vrai, un corps d'affranchis, mais d'affranchis volontaires. Quant aux esclaves, pour se faire incorporer dans l'armée, ils s'évadaient de chez leurs maîtres, et plusieurs ont obtenu la liberté en récompense de leur zèle.

Souvenez-vous que Henri Dias était noir et Caméron mulâtre; et que les esclaves ne causent aucun effroi aux Brésiliens, car nulle part ils ne sont moins esclaves qu'au Brésil.

Nous ne contestons pas au Portugal ses titres de gloire pour élever l'esprit de ses soldats; mais ces titres ne sont-ils pas communs aux Brésiliens? En supposant qu'on ne s'en servît plus pour mobile au Brésil, n'est-il pas vrai que les idées actuelles frappent mieux et font plus d'effet sur les peuples que les idées anciennes? On n'aura, pour exalter l'esprit des Brésiliens, qu'à leur montrer l'île d'Itaparica, attaquée en 1823 par sept cents hommes de troupes royales portugaises. Ces troupes furent battues, dans

trois attaques successives, avec le seul secours des habitans en armes.

Opposant toujours le Portugal au Brésil, pour ravaler l'un et exalter l'autre, vous ne vous inquiétez pas de tomber de contradictions en contradictions. On se demande, en effet, si c'est bien la même plume qui a tracé cette troisième section de l'Opuscule que nous réfutons. Ailleurs nous y trouvons, et nous l'avons fait remarquer, que le gouvernement impérial s'est montré avec éclat par une armée et une marine créées comme par enchantement. Et ici vous prétendez que le Brésil n'a ni marine, ni armée; que le Portugal, au contraire, aura, aussitôt qu'il le voudra, un armement disponible contre le Brésil; que tous les esprits en Portugal sont portés à faire les plus grands sacrifices, et vous en apportez en preuve les grands efforts que les Portugais ont déjà faits pour recouvrer le Brésil. Que rapportent à ce sujet les gazettes portugaises? L'offre de deux navires faite par les négocians d'Almeida et de Sylva, et celle de dix tonneaux de vin faite par un corrégidor? Voilà les grands armemens du Portugal contre le Brésil.

Opposant toujours les deux pays l'un à l'autre, vous dites qu'il y a, d'ailleurs, une prodigieuse différence entre les moyens matériels de l'un et de l'autre, et vous demandez comment le Brésil se procurera de l'argent? Avec la même facilité que s'en procure celui qui n'a pas de dettes et qui remplit avec scrupule ses engagemens. Vous le savez, le Brésil n'a pas de dettes publiques. Entraîné par la force de la vérité, vous convenez vous-même, dans une note, que l'emprunt projeté du Brésil peut devenir une des premières valeurs financières du Monde. Nous vous félicitons d'être ici en contradiction avec votre texte.

Dans votre parallèle entre les ressources du Portugal et du Brésil, vous en venez aux influences morales et aux prodigieux effets que la volonté des rois de Portugal a toujours exercés sur le Brésil. Mais ce serait répéter l'histoire que de raconter les exploits de cette race royale. Cela est inutile à l'égard de l'empereur don Pedro. Il connaît ses aïeux. En partant de-là, vous rappelez avec complaisance la miraculeuse régénération du royaume par le marquis de Pombal. Mais, encore une fois, où est votre marquis de Pombal de 1824? Sup-

posons qu'il existe. A-t-il le Brésil? A-t-il à sa disposition les ressources qu'offraient jadis les deux pays dans la même main?

Puis c'est le roi que vous faites intervenir, réclamant tous ses droits par la justice, après avoir épuisé ceux de son indulgence et de sa tendresse. Heureusement que le roi Jean VI connaît mieux que vous le Brésil et les Brésiliens. Il sait que le Brésil a touché à l'âge de l'émancipation; il connaît, d'ailleurs, le respect de son fils pour son auguste père, et l'amour que lui portent les Brésiliens eux-mêmes; il sait, enfin, qu'il peut donner au Portugal un très bon traité de commerce. Laissez-le agir par lui-même, il fera mieux que tous les hommes d'État portugais. Ce qu'il ne pourrait obtenir du Brésil, ni votre marine, ni votre armée ne l'obtiendront.

Cet empire, dites-vous, doit son existence au Portugal; il lui doit sa prospérité. Toujours le gouvernement portugais a été favorable au Brésil. Admettons que cela soit vrai; mais quelle singulière conséquence en tirez-vous? Que le Brésil ne doit pas cesser d'obéir au Portugal. Quoi! vous n'êtes pas plus généreux ou au moins plus raisonnable! Ne

savez-vous pas que les services rendus deviennent une offense si l'on en fait un titre d'oppression? Oui! vous pouvez m'en croire, le pavillon portugais sera regardé au Brésil comme un pavillon barbaresque, si au lieu de vous contenter du respect du fils pour son père et des liens de la parenté, vous persistez à envoyer au Brésil des bataillons, et, ce qui est plus horrible, d'y susciter des révoltes en donnant à vos agens l'instruction de tout tenter pour armer les esclaves contre leurs maîtres.

Il vous plaît d'appeler la séparation une monstruosité morale tellement hérissée de difficultés, qu'on ne pourrait en venir à bout qu'avec le sil d'Ariane. J'avoue que je ne vois pas où sont ces dissicultés; je ne trouve, au contraîre, rien de plus facile que d'accomplir ce divorce politique; ce n'est pas la première sois que le monde a vu la même famille régnante se partager deux monarchies.

Le premier pas de la séparation du Brésil doit être, selon vous, l'expulsion de tous les êtrangers; mais pourquoi cette mesure révolutionnaire? Quel mal, par exemple, votre résidence fait-elle aux Anglais? Quoi! par cela même que le Brésil s'est

détaché du Portugal, il faut que les Brésiliens cessent toutes relations avec leurs parens et leurs amis portugais! Les Brésiliens sont plus accommodans; ils ne voyent pas, dans leurs différends avec le Portugal, le motif d'une guerre d'extermination: telle est néanmoins la phrase portugaise quand il s'agit du Brésil.

Quel est donc ce funeste exemple que donne aujourd'hui cet empire ? A qui le donne-t-il ? à ceux qui sont dans les mêmes circonstances. Au lieu d'être funeste, cet exemple ne serait-il pas salutaire ? Plût aux dieux que les Espagnols en eussent fait autant en faveur du parti de la royauté!

Les clameurs des agitateurs du Brésil vous effraient. Si les anarchistes brésiliens disent tant de mal des Portugais, pourquoi ceux-ci ne s'efforcentils pas de les démentir? Que font donc les écrits sortant des presses de Lisbonne? On ne liten Portugal, relativement au Brésil, que des annonces de croisades; comment on doit former et organiser les bataillons destinés à reconquérir le Brésil; en quel temps l'expédition doit mettre à la voile.

Nous ne répèterons pas ici fastidieusement tout ce qu'on écrit sur le Brésil; j'avouerai même que le journal portugais, rédigé à Londres, dont vous vous dites l'auteur, est le seul écrit modéré que nous ayons lu au sujet du grand débat qui nous occupe.

Dire que les Brésiliens n'ont pas même le droit de se plaindre, c'est par trop fort; mais n'allons pas tout aigrir en nous efforçant d'assoupir la querelle.

Vous dites que le système commercial des deux pays unis a été constamment la base de leur système politique et social. Mais je ne vois pas pourquoi les hostilités ayant un terme, le commerce entre les deux nations ne reprendrait pas son cours ordinaire. Quant aux capitaux que les Portugais ont portés, selon vous, au Brésil, ou ils retourneront en Portugal, ou ils resteront au Brésil. C'est justement ce qui est arrivé jusqu'ici, et ce qui arrive toujours dans les variations et les effets du commerce; car vous savez et vous voyez que les capitaux sont cosmopolites.

Peine perdue que toute votre argumentation sur l'indissolubilité des liens qui doivent tenir le Portugal et le Brésil rapprochés l'un de l'autre. Vous vantez avec raison l'abnégation et le zèle des Portugal et le respective de la respective

tugais pour la maison régnante. Mais, en dernière analyse, S. M. T. F. doit le sceptre au Brésil; c'est le Brésil qui a sauvé la maison de Bragance.

Il vous serait facile, dites-vous, de prouver jusqu'à quel point l'intérêt du Brésil réclame son intime alliance avec le Portugal; vous faites bien de ne pas l'essayer; je ne sais pas comment vous pourricz démontrer qu'il convient à une nation de l'autre hémisphère de prendre part aux querelles de l'Europe. Vous citez les rapports du Hanovre avec l'Angleterre; mais cette citation est-elle bien juste? L'immensité des mers sépare-t-elle l'Angleterre du Hanovre, ou du moins y a-t-il quelque parité avec les deux mille lieues qui séparent le Portugal du Brésil? La comparaison est encore plus fausse, si l'on considère l'étendue de l'Empire. Vous n'ignorez pas que le tout est plus grand que chacune de ses parties, et que les corps s'altèrent en raison directe de leur masse et des carrés de leur distance.

Nous serons justes à l'égard de la Section IV de votre Opuscule, où vous examinez quelle est la forme de gouvernement qui convient le mieux au Brésil indépendant. Nous serons justes, parce que nous sommes impartiaux, et nous dirons que toutes les pages qui composent cette section, méritent des éloges.

Nous en concluerons que vous feriez sagement de vous résigner relativement à la grande question de la séparation du Brésil d'avec le Portugal. C'est l'ouvrage de la nature plus que des hommes. Le Brésil est aujourd'hui séparé; il jouit de son indépendance, et il n'éprouve aucun besoin de cette union intime que vous réclamez, et que vous croyez nécessaire sans doute parce que vous n'êtes guidé dans cette question, comme nous l'avons déjà dit, que par les vues restreintes d'une diplomatie intéressée.

the light, equiles of a instal must hap at the

